

**« Perversion, dites-vous? »**  
**Approche clinique**

**Sean Wilder**

*« Ce qui agit encore en vous des errements de votre enfance, de ses souhaits, de ses désirs, est tout autre que l'image que vous en gardez et que vous condamnez. Une enfance solitaire et désemparée est si difficile à vivre, si complexe, livrée à tant d'influences, et en même temps si étrangère aux échanges normaux de la vie, que là où s'introduit un vice, il ne faut pas se hâter de l'appeler vice.*

*De façon générale, l'usage des mots demande tant de prudence, et si souvent c'est le seul nom de vice qui brise une vie, et non la chose elle-même qui, elle, n'a pas de nom, qui peut même répondre à une nécessité et trouver facilement place dans la vie. »*

*Rainer Maria Rilke, Lettres à un jeune poète*

### **Définitions**

La pensée, pour être claire, a besoin de définitions : pour des raisons de temps je m'exprimerai, dans cette partie, d'une façon assertorique tout en reconnaissant que toutes mes affirmations peuvent être contestées. Assertions, donc.

1° En psychanalyse toutes les définitions et approches définitionnelles de la perversion ont leur point de départ dans la notion de perversion sexuelle.

2° Toute classification de perversion implique et fait référence, implicite ou explicite, à une (ou des) norme(s).

3° Les normes (autres que statistiques) sont au nombre de deux et se réfèrent soit à la biologie (ou la santé), soit à la morale, quand ce n'est aux deux en même temps.

La convocation de la norme morale sous la forme d'une prescription ou d'un rappel à l'ordre est antinomique avec l'entreprise analytique en tant qu'elle tend à renforcer la culpabilité et les refoulements pesant sur la reconnaissance, par le sujet, analyste ou analysant, des désirs qui le meuvent. Quant à la norme biologique, si Freud a hérité d'une approche qui appelle perversion toute déviation par rapport au procréatif, il a néanmoins exclu de grands pans de la sexualité perverse du champ de la pathologie en réservant le terme de « perversion pathologique » aux

sexualités dont la reproduction est totalement exclue (1). Ça laisse de la marge! Dans son écrit tardif sur le clivage du moi (*Ichspaltung*) dans le fétichisme, comme dans ses remarques sur la fonction de l'angoisse de castration dans l'étiologie de l'homosexualité masculine, il formule les hypothèses de base sur la genèse des perversions et sur leur caractère de trait d'infantilisme persistant dans la sexualité adulte normale. À travers tout cela, cependant, la norme biologique reste en place comme référence définitionnelle.

Mais l'argument biologique est battu en brèche par l'existence de sexualités non subordonnées aux seules fins de la reproduction, dans la nature non humaine aussi bien que chez les humains, tant et si bien qu'il est devenu difficile sinon impossible de démontrer l'existence d'un instinct de reproduction ayant son siège chez l'individu comme tel. Même l'espèce, considérée comme le siège d'un instinct d'autoconservation et régie par lui, n'impose pas ce devoir à tous ses membres. Tout au plus faut-il que, dans une génération donnée, quelques-uns assurent la relève. Parfois cette fonction est réservée à un tout petit nombre, comme chez les abeilles. L'idée d'un instinct de reproduction chez l'homme en tant qu'individu (ou « dividual ») semble l'apanage des modes de vie où la natalité répond aux besoins du groupe, besoins économiques, pacifiques et guerriers. Le désir de paternité ou de maternité est très inégalement réparti.

Autrement dit, la norme sexuelle, loin d'être l'expression d'un ordre purement naturel, est « culturelle », exprime le *modus vivendi* du groupe. On peut dire que toute norme sexuelle, chez l'humain, y compris celle qui se réfère à la norme biologique, est le résultat d'un compromis entre 1° les désirs singuliers des individus qui composent un groupe, 2° les visées sociales, « culturelles » du groupe, et 3° les données de la nature.

Cela revient à dire que l'analyse, dans la mesure où elle se réfère sciemment ou non à la biologie, procède, en matière de perversion, non d'universels (sauf peut-être pour ce qui est de l'interdit de l'inceste) mais de particuliers, de valeurs locales et historicisées. Si nous reconnaissons que nos approches définitionnelles de la perversion sont autant l'expression de notre conjoncture culturelle que de nos efforts pour la transcender, il conviendra de reconnaître que nous ne possédons aucun critère objectif et absolu, scientifique ou moral, nous permettant de faire le partage entre ce qui est pervers et ce qui ne l'est pas.

S'il est ainsi, ce que nous avons jusque-là appelé perversion doit être repensé en d'autres termes – de névrose, de psychose, de « normalité » ou encore d'autre chose. N'observons-nous pas déjà cette tendance dans le refus de psychiatriser certains criminels ayant commis des actes sadiques gravissimes, alors qu'ils étaient dans un état mental qui autrefois leur valait d'être jugés irresponsables? (2)

Si toute perversion n'est pas pathologique, et si nous récusons l'argument biologique comme (unique) critère pour départager perversion et normalité, à quoi pouvons-nous nous référer pour opérer cette distinction? Pouvons-nous l'opérer sans retomber dans l'intuitif et l'arbitraire? Ou bien, le concept même de perversion a-t-il « fait son temps »? Si tel était le cas, certaines « perversions » devraient trouver (ou retrouver) leur place dans la « normalité », et d'autres recevoir une autre classification, par exemple parmi les comportements antisociaux (3). L'analyse pourrait s'approprier à cette fin le terme juridique d'« acte de barbarie », à condition de lui donner une définition analytique.

## La perversion selon Perrier

Ce ne sont pas les pratiques sexuelles dénotées par ce mot qui nous intéressent aujourd'hui au premier chef en tant qu'analystes, mais plutôt ce que l'on appelle la « structure perverse », la perversion comme organisateur et organisation de la réalité psychique, grille de lecture du monde et mode de relation à lui, tout particulièrement manifestée dans le comportement par les traits conjugués de la référence à la Loi et de la contestation de toute loi en tant que telle (4).

Freud et Lacan semblent converger dans l'affirmation que la perversion est une réponse ou une solution aux problèmes que la relation œdipienne pose au sujet. En structuralisant la question, ils ont formulé que les traits distinctifs et paradoxaux, au niveau du fantasme du pervers, sont le déni de la castration féminine (thèse de Freud) et le refus d'abandonner la position d'objet privilégié voire unique du désir maternel, c'est-à-dire de phallus manquant de la mère (Lacan) (5). Cette conception de la perversion repose implicitement ou explicitement sur les postulats (plus radicaux, me semble-t-il, dans leurs formulations lacaniennes que dans leurs formulations freudiennes) que le phallus est l'objet de tout désir, y compris du désir de la mère pour son enfant (mâle ou femelle), et que l'amour, y compris d'une mère pour son enfant, est une sublimation du désir sexuel.

Étant donné la place privilégiée du sexuel dans la conception du désir, on peut juger cette formulation excessivement réductrice, même lorsqu'il s'agit de l'expérience amoureuse, faite de rien sinon de désir, mais pas toujours sexuel au sens ordinaire de ce mot.

Je dois maintenant faire un détour par la question du rapport de l'amour à la sexualité, dont la pertinence apparaîtra plus loin quand il s'agira d'esquisser une approche clinique des perversions.

Rappelons-nous que Freud a dégagé deux « courants » constitutifs de la vie amoureuse, un courant sensuel et un courant tendre (6).

La refonte lacanienne de la pensée de Freud ne semble pas s'intéresser à la tendresse. Si la notion de désir ne l'exclut pas explicitement, elle ne s'y réfère pas explicitement non plus. Lacan, parlant de la poésie courtoise, rappelle que le crûment sensuel a toujours existé à côté des textes écrits dans un langage raffiné et codé exprimant une dévotion fondée sur l'abstinence réelle ou supposée. S'agit-il pour Lacan de démystifier sinon de dévaloriser l'amour en tant que tendresse? On se souviendra de sa formule célèbre « L'insu que c'est de l'une-bévue s'aile à mourre », qui se transcrit « l'insuccès de l'*Unbewußt*, c'est l'amour », qui à son tour se traduit (au risque d'une réduction de plus) : « L'amour, c'est l'échec de l'inconscient. » Je glose : l'inconscient (ou peut-être le Ça?) veut la copulation mais ne parvient pas à ses fins, et c'est alors l'amour qui se produit. Selon cette lecture, l'amour tendre (ou la tendresse dans l'amour) ne surgirait que parce que la voie sensuelle est barrée. La position lacanienne ressemble en cela à une reprise de l'idée freudienne que l'amour, en tant qu'énamoration (*Verliebtheit*), est une manifestation de la pulsion sexuelle inhibée quant à son but. Ce qui, par définition, rapproche l'amour de la perversion dans la mesure où celle-ci se caractérise aussi bien par la substitution d'autres buts et objets aux buts et objets « normaux ».

Mais où est passé le courant tendre, si manifeste dans l'amour maternel (« l'affection » de

Freud), par exemple? Est-il totalement et définitivement résorbé dans l'autre courant, ne subsistant que sous la forme d'une sensualité « sublimée »? Je ne sais pas si Lacan lui a donné un statut quelconque. Les échanges avec certains collègues m'amènent à me poser la question : un analyste peut-il, devant d'autres analystes, en France, aujourd'hui, évoquer la tendresse amoureuse et l'amour tendre autrement que comme des illusions ou leurres dont tout analyste doit se méfier, s'il ne veut pas s'exposer à l'accusation (plus ou moins voilée) de saper la thèse fondamentale de la prévalence du sexuel dans la vie psychique, ou de donner dans le sentimentalisme... c'est-à-dire de ne pas être *freudien*?

C'est un risque à courir. Dans la suite, je reconduirai implicitement le postulat freudien que les courants tendre et sensuel de la libido sont distincts mais se manifestent toujours ensemble, combinés dans des proportions inégales, qu'ils sont un facteur de la diversité observée des relations amoureuses, allant des plus tendres (amour maternel, *agapè*, *caritas*, etc.) aux plus sensuels (philia de la pédophilie et des autres -philies, *éros* – l'érotisme, même hétérosexuel, relevant par définition de la perversion (7)). Nancy Chodorow reformule l'opposition sensuel/tendre en terme de poids relatif des tendances à érotiser ou à romantiser les relations amoureuses, à agresser le partenaire ou à réparer les outrages que le sujet lui inflige en réalité ou en fantasme, et de la tendance à rechercher ou non l'intimité avec lui (8).

L'idéal d'une fusion des deux courants dans la relation amoureuse ne doit pas nous rendre aveugle au fait que c'est un idéal, justement, et que nombreux sont ceux – hommes surtout – qui n'y arrivent pas, et que ceux qui y arrivent s'y maintiennent difficilement et presque jamais définitivement. On se rappellera la critique de la « morale sexuelle “civilisée” » dressée par Freud, et que le désir – l'amour aussi bien que la concupiscence – est anarchique, indifférent ou rebelle aux limites dans lesquelles nous voudrions le contenir (9). Il n'obéit qu'à ses propres lois, et tout *modus vivendi* avec lui est un compromis obtenu au prix de renoncements plus ou moins difficiles à supporter.

Dans l'œuvre de Freud, le binôme courant tendre/courant sensuel ne se confond pas avec celui du couple Éros/pulsions de mort. Les deux binômes n'appartiennent pas à la même topique. (Ce qui n'empêche pas de les articuler éventuellement l'un à l'autre.) Si Freud ne reprend pas la dualité tendre/sensuel dans sa deuxième topique, on peut en inférer que le concept ne lui paraît plus pertinent. Mais on peut également supposer que, pour lui, le nouveau binôme dépasse l'ancien tout en le conservant, selon la logique de l'*Aufhebung*; que le sensuel, par son lien avec la motricité, a des liens plus étroits avec l'agressivité et les pulsions destructrices; alors que le tendre, par son caractère surtout affectif (même les câlins, son expression physique, sont moins une affaire de motricité que de perception épidermique, voire d'ambiance), relèverait davantage d'Éros.

En tout cas l'appareil conceptuel freudien fournit les moyens de penser que dans l'amour tout n'est pas amour... mais qu'il y a de l'amour quand même. L'intérêt du binôme tendre/sensuel se trouve d'abord dans le relief qu'il donne à ce qui dans l'amour n'est pas *réductible* au sexuel au sens trivial, et ensuite parce qu'un lien affectif analyste-analysant fort, plutôt tendre que sensuel, et relativement désérotisé, c'est-à-dire sublimé au bénéfice des buts de l'analyse, est une condition du progrès de beaucoup de cures, surtout de celles où une problématique précœdipienne est à l'œuvre.

J'insiste sur l'amour-tendresse aussi parce que je pense que c'est par là que l'on peut

aborder la question du *respect* de l'autre – en tant qu'il n'est pas seulement une attitude moïque déterminée par l'appréhension, mais une modalité de relation non-possessive – et de sa fonction dans la cure. Fin du détour.

Venons-en à la perversion selon les trois articles de Perrier qui constituent les premiers chapitres de son livre *Le Mont St-Michel* (10). Le matériel clinique de Perrier est tiré pour l'essentiel d'un cas de perversion pathologique, selon les critères de Freud. Il s'agit d'un homme, « Pierre », dont la jouissance dépend d'un scénario de mise à mort optique ou spéculaire de ses partenaires. Ce qui nous intéresse ici est l'hypothèse de Perrier au regard de l'origine de la perversion : « [...] j'ai retrouvé dans toutes les observations de pervers, non pas tout de suite mais au bout d'un certain temps d'analyse sous forme d'une expérience de stupeur, de déréliction, une expérience qui n'est pas exactement celle de l'angoisse et qui semble précéder justement la constitution de la solution perverse de l'érotisation chez le pervers... [Pierre] accède à une autre réalité et, dans un mouvement de stupeur, il semble qu'il soit en prise directe – il a douze ans – sur cette armature de réel de sa vision et c'est une expérience de déréalisation, il en parle difficilement, l'intuition d'une sorte d'horreur insondable et en même temps le cotonneux d'une solitude nouvelle. [...] Un autre qui vivra dans d'autres conditions sera dans les mêmes dispositions psychiques pour découvrir brusquement, dans une expérience qui n'est pas exactement celle de l'angoisse, mais qui est plutôt cette angoisse de déréliction, de stupeur, de béance, ce quelque chose qui évoquerait plutôt "l'inquiétante étrangeté" [...] (11). »

Certaines de ces expressions soulèvent des questions. Par exemple : Pierre vit « une expérience qui n'est pas exactement celle de l'angoisse » mais plutôt « l'intuition d'une sorte d'horreur insondable »; il est « en prise directe sur cette armature de réel de sa vision et c'est une expérience de déréalisation. » Ou encore : « une expérience qui n'est pas exactement celle de l'angoisse », mais plutôt « cette angoisse de déréliction... » Pour ma part, j'ai l'impression qu'à force de nuances et de précisions, Perrier en dit trop et finit par s'embrouiller. En tout cas il ne nous dit pas ce qui différencie pour lui l'angoisse de l'horreur insondable, ni l'angoisse (tout court) de l'angoisse (de quelque chose). Il me semble dès lors légitime de retenir, malgré Perrier, les deux termes : celui qu'il rejette, *l'angoisse*, en tant qu'elle est sans objet consciemment repérable par le sujet, qui est une notion clé concernant l'étiologie de tous les désordres psychiques; et celui qu'il retient, *l'horreur insondable*, parce qu'il me semble véhiculer ici quelque chose du Schreck allemand, la frayeur, l'affect produit lorsque la surprise s'ajoute à la peur, quand la peur surgit dans le sujet à un moment où il n'est pas psychiquement préparé – n'est pas assez angoissé – pour faire face : le pervers fait sa découverte « brusquement ».

Par contre, j'accréditerai cette proposition de Perrier : « Mon propos est de vous suggérer que ce terme même d'angoisse de castration ou de défense contre la castration n'est pas tout à fait adéquat en ce qui concerne le futur pervers (12). ». En récusant l'attribution de l'angoisse spécifique au futur pervers – je l'appellerai « angoisse » (tout court) pour simplifier – à une menace de castration, Perrier sort la perversion de la problématique où, référence à l'article de Freud sur le fétichisme oblige, elle est souvent cantonnée. Et, ce faisant, il suggère que la question peut se situer sur un autre terrain. Nous y reviendrons.

Commentant ce trait de la perversion qu'est la répétition du scénario pervers, Perrier observe que, chez Pierre, elle est répétition de « l'expérience de la réalité qui lui a montré à un

moment donné qu'il n'était pas pareil aux autres (13) ». Rappelons-nous qu'une des fonctions de la répétition dégagées par Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* (1920) est celle qui consiste à « maîtriser ou lier » une excitation traumatisante (14). Autrement dit, la répétition a pour fonction (entre autres) tout à la fois de stimuler, de tenter et de jouer (ou « flirter ») avec l'angoisse afin de la maîtriser, de la contenir, d'en maintenir l'intensité au-dessous du seuil de l'insupportable. Cette opération n'est pas sans procurer deux sortes de plaisir ou de jouissance au sujet. L'une, moïque, le rassure (plus ou moins illusoirement) quant à son invulnérabilité (15). L'autre, « çaïque » (et bien réelle dans le passage à l'acte de l'adulte pervers), lui procure au moins un début de satisfaction pulsionnelle, tant érotique qu'agressive. Concernant Pierre, Perrier propose cette analyse très intéressante : le clivage optico-spéculaire de l'objet lui permettrait de revivre le moment de clivage subjectif qu'il a vécu comme une déréalisation. Plus généralement, l'appareillage du pervers a « pour fonction de ne mettre dans le monde du pervers que des autres et jamais des sujets. [...] il n'y a pour lui que des autres et [...] lui-même est toujours un autre (16) ».

Pour Perrier la perversion relève d'une problématique œdipienne, ce qui n'est pas, à mon sens, tout à fait cohérent avec sa réserve quant à la castration comme objet de l'angoisse du (futur) pervers. C'est sans doute dans cette optique que l'on est censé entendre son expression : « La solution perverse », citée plus haut : solution des tensions (ou « problèmes ») inhérentes à la relation œdipienne. L'ennui, c'est qu'en ramenant la solution perverse à une problématique œdipienne – et il enfonce le clou en référant le tout à « l'algorithme que vous connaissez bien, \$ <> a » (17) – il abandonne ce qu'il y a d'original dans son intuition que le moment fécond de la perversion est une crise de type hébéphrénique. Il ne l'appelle pas ainsi mais il semble bien s'agir de cela. Crise sinon d'hébéphrénie, du moins d'angoisse susceptible d'évoluer en schizophrénie si la tendance n'est pas arrêtée. L'angoisse serait l'aspect affectif ou le signe, pour reprendre le terme de Lacan, d'un pressentiment d'effondrement psychique. (Quant à savoir si le concept lacanien du *fading* du sujet, que Perrier met en équation avec \$ <> a (18), englobe le phénomène de *clivage défensif du moi* dont il semble s'agir ici, je ne peux pas le dire.)

La question relative au caractère œdipien de la perversion a son importance dans la mesure où l'émergence d'un trait psychotique dans la cure signerait l'incidence d'un facteur précœdipien, ce qui requiert de l'analyste un autre aménagement du dispositif technique qu'avec les névrosés. Or, j'ai l'impression d'un forçage conceptuel et terminologique quand Perrier rabat la déréalisation sur l'« expérience de l'objet a » : « [...] le pervers est justement celui qui a eu d'abord et avant tout accès à [une] deuxième réalité [...], accès d'abord et primitif à la réalité de l'objet a [...] (19). » En affirmant que l'expérience de Pierre « n'est pas du tout la fin du monde psychotique, mais la naissance d'une seconde réalité au-delà de l'écran du fantasme (20) », Perrier semble refermer la voie qu'il avait lui-même ouverte.

Cela dit, il fait une deuxième proposition que je trouve originale et de grand intérêt théorique et pratique : la « solution » que le pervers trouve ou invente consiste à « érotiser d'une façon ou d'une autre pas seulement l'acte sexuel, mais toute forme et toute quête d'épistémophilie [...] pour éviter justement ce quelque chose qui a été pour lui une expérience primaire et radicalement promotrice de la nécessité en lui du désir, plus encore que dans le névrotique. (21) »

Qu'est-ce qu'une expérience qui promeut la nécessité du désir? Autre chose, sûrement,

qu'une expérience qui promeut le désir. J'y décèle une suggestion que l'érotisation perverse répond à une nécessité qui n'existe pas, ou pas avec la même force contraignante, pour le névrotique. Pierre aurait réussi à conjurer la psychose (l'angoisse insupportable, la déréalisation) en inventant, pour ainsi dire, un montage épistémophilo-érotique. Nous n'en apprendrons pas davantage dans le texte de Perrier, et j'avoue ne pas bien voir comment un tel montage peut fonctionner du point de vue de la métapsychologie (ce haut-de-forme duquel certains peuvent toujours retirer l'écharpe sans fin de la théorie).

Nous ne savons pas, par exemple, si « Pierre » met en marche son scénario pour répondre à une montée d'angoisse. Il est suggéré ici que la fonction de la répétition du scénario n'est pas, comme dans le modèle freudien évoqué plus haut, d'aller à la pêche à l'angoisse, mais de réagir à son surgissement, un peu comme on crierait en se bouchant les oreilles pour éviter d'entendre quelque chose qui fait peur. Dans quelle mesure l'efficacité de son stratagème repose-t-elle sur la violence quasi intrusive de l'excitation érotique, son pouvoir de mobiliser et de rassembler l'être tout entier dans un faisceau d'attention concentrée sur une expérience psycho-somatique, afin de dissiper, ne serait-ce que passagèrement, tout le lot de pressentiments et d'affects plus ou moins terrifiants liés à sa condition de – passez-moi l'expression – psychotique en puissance?

On aimerait connaître aussi la nature de la relation notoire entre la transgression et l'intensification de l'expérience érotique, la surexcitation liée à la transgression. Simple corrélatif du soulagement résultant du relâchement de l'effort de sublimation ou de rétention pulsionnelle? Jouissance dans l'angoisse liée à l'abandon du principe de réalité, et au basculement d'un mode de fonctionnement moïque sur un mode « çaïque »?

Pour se défendre contre la perte de réalité, « Pierre » aurait choisi la stratégie qui consiste à érotiser l'expérience de déréalisation elle-même. Une telle opération suppose que quelque chose de l'expérience favorise une telle érotisation. Son intensité peut-être. Freud (1905) : « tous les processus affectifs relativement intenses, y compris les excitations liées à l'effroi, empiètent sur la sexualité... (22). » Il me semble que dans ce contexte le mot « empiéter » (*übergreifen*) englobe la notion d'une stimulation qui fonctionnerait en quelque sorte comme le tocsin : elle donnerait l'alarme et mobiliserait les défenses du moi contre une agression traumatisante. Peu importe que l'agression vienne de l'extérieur environnemental ou de l'intérieur pulsionnel; il suffit que l'excitation et la décharge soient affectées de plaisir érotique pour que le nœud de la jouissance se resserre.

Une autre expression de Perrier, nichée dans la citation précédente, saute aux yeux. En isolant les mots soulignés par moi, on obtient la formule : « érotiser l'acte sexuel. » Drôle d'expression! Nous pouvons, peut-être naïvement, supposer que l'acte sexuel est déjà érotisé et qu'il n'a donc besoin ni de l'être davantage ni de le devenir. Peut-être cela se passe-t-il autrement chez le pervers? Mais qu'entend Perrier par « érotiser »? À défaut des précisions qu'il ne fournit pas, je propose de donner à « érotiser » le sens de *pratiques réelles et imaginaires ordonnées en vue d'intensifier l'excitation et le plaisir sexuels*. Elles sont, par exemple, les mises en scène de « Pierre », mais aussi toute la panoplie que l'on trouve dans l'art et la littérature érotiques, discours à double entente, jeux, déguisements, dévoilements, etc.

La formule de Perrier suggère que l'érotisation de l'acte sexuel par le pervers tend vers un but autre que celui ou ceux recherché(s) par le non-pervers (23), que l'acte sexuel (quel qu'il soit, c'est-à-dire, tel que le pervers pratique la sexualité) accomplit pour lui une fonction autre que

d'assurer la reproduction (pour l'espèce) ou de procurer un plaisir corporel (à l'individu). Mais on peut se demander si de tels « détournements » de la fonction sexuelle ne sont pas innombrables et « normaux ». Freud lui-même n'affirme-t-il pas (à Dora, je crois) que le coït est le meilleur des soporifiques? À côté et accompagnant le but sexuel stricto sensu il peut y avoir des visées ultérieures : le plaisir pour le plaisir, bien sûr, mais aussi obtenir des pouvoirs ou des faveurs, se venger d'un(e) rival(e), gagner de l'argent, etc. – visées conscientes ou pré-conscientes cependant, et qui n'ont sûrement pas grand-chose à voir avec les visées du pervers lorsque se fait chez lui *le choix inconscient de sa structure*.

### **Proposition théorique-clinique**

Nous pouvons formuler maintenant l'hypothèse de travail suivante : dans certaines perversions l'érotisation fait partie d'une *organisation défensive contre l'angoisse insupportable liée à un effondrement psychique imminent*. C'est cela, je crois, l'intuition de Perrier, celle qu'il a ébauchée puis laissée en plan. La finalité « ultime » de la mise-en-scène répétitive d'un scénario sexuel avec des partenaires interchangeables et niées dans leur existence de sujets – impliquant peut-être le déni de la différence sexuelle hommes/femmes? – serait de conjurer le danger d'une implosion psychique.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une utilisation volontairement ni consciemment choisie, pas plus que dans aucun autre « choix du symptôme ». La solution perverse (pour reprendre l'expression de Perrier), le pervers l'a trouvée; mais on pourrait dire aussi qu'elle l'a trouvé; ou encore, que le sujet a rencontré son symptôme.

Confronté au discours parfois militant de certains pervers, la référence à une angoisse insupportable peut paraître incongrue ou emphatique. Mais n'oublions pas que la confiance en soi affichée, voire l'agressivité militante de certains pervers peut n'être que l'aspect extérieur d'une défense, une façade qui défend l'accès et interdit la communication avec une réalité intérieure autrement chaotique et tourmentée. Cela dit, on peut préférer une formule plus modeste et dire, par exemple, que l'érotisation perverse est le moyen que d'aucuns trouvent pour s'en sortir ou pour éviter le pire, sans préciser de quel pire il s'agit. Mais cela escamoterait le rapport érotisme/trouble profond que j'essaie justement de mettre en valeur.

La supposition, c'est que la solution perverse, en tant que solution, permet au sujet pervers de vivre mieux, ou moins mal, qu'avant.

On peut, *mutatis mutandis*, rapprocher cela d'un certain type de personnalité ou de conduite symptomatique où *l'apparence* de la normalité est maintenue et même exagérée, ce que Winnicott décrit comme une « fuite dans la santé ». Je ne veux pas dire que la perversion de Pierre soit normale, mais qu'elle lui permet de se maintenir dans la vie moins mal qu'il ne le pourrait sans elle (24).

Celui qui trouve un soulagement à son mal dans l'érotisation peut très légitimement se demander pourquoi il s'en priverait. Nous pouvons nous poser la même question, même si notre expérience nous convainc que l'existence du pervers se trouve le plus souvent singulièrement encombrée par l'obligation de cacher sa vraie vie aux yeux du monde, ou douloureusement amputée d'une vie sociale normale (selon ses critères de la vie normale, s'entend), quand il n'a pas d'ennuis avec la Justice. Mais, là aussi, l'expression (épicurienne?) « vivons cachés pour vivre

heureux » atteste de ce que cette description pourrait s'appliquer à maintes existences considérées par d'aucuns comme « normales », et que l'érotisme (pervers par définition) avant d'être pathologique est... « normal ».

Ce serait, en effet, une erreur de laisser entendre que les seules vertus psychiques de l'érotisme sont de l'ordre d'une défense contre la psychose. J'aimerais proposer un autre regard sur la fonction que l'expérience sexuelle (plus ou moins érotisée) peut occuper dans la vie du psychotique ou du « borderline », une fonction plus positive dans le sens où l'érotisme participerait au processus curatif, soit comme manifestation de la capacité relationnelle du sujet, soit plus activement comme modalité de renforcement des liens entre psyché et soma quand ils ont été mis à mal par la dissociation-dépersonnalisation. Un fragment clinique servira de support.

Il s'agit d'un homme sans tendances perverses particulières qui connaît et reconnaît explicitement la valeur qu'ont eue pour lui des rapports sexuels à certains moments de crise de déréalisation accompagnée d'une anesthésie partielle lui donnant l'impression d'être dans un monde « cotonneux ». (Son mot. Perrier utilise le même en qualifiant l'expérience princeps de Pierre.) Dans les débuts et aux moments les plus graves des crises, il se détournait de toute sollicitation sexuelle comme d'un danger, de quelque chose qui accentuerait encore sa fragilité, au même titre que tout ce qui l'aurait contraint d'être présent à la réalité, c'est-à-dire rassemblé en une personne avec un « centre de gravité », alors qu'il était dans l'impossibilité d'être présent où que ce fût. Son désir, dans ces moments, était avant tout désir de tendresse, d'amour tendre, où le sensuel n'avait de place que comme câlins. Et encore... « J'ai envie d'être comme un enfant dans les bras de sa mère », dit-il à propos de ces moments – description du *holding*, au sens propre, un dispositif difficile à demander et à obtenir à cause de son âge d'adulte. Sa chance était d'avoir une compagne aimante et aidante pendant ses périodes de maladie.

Au sortir de la crise, une vie sexuelle redevenait possible. Il pouvait alors se laisser aller à l'orgasme avec son effet de perte de soi sans l'angoisse débilante qu'elle soit définitive. Confiant dans le fait que la réalité ne se déroberait pas, et confiant en lui-même par rapport à elle, il pouvait jouir de la déréalisation partielle de « la petite mort » pour mieux éprouver la réalité – la sienne et celle du monde. L'activité sexuelle, au lieu de faire exploser sa réalité comme il le craignait aux moments de crise, lui donnait force, texture et goût dès qu'il allait mieux.

Si cette observation a quelque pertinence pour la relation que l'analyste peut essayer d'instaurer avec les pervers, c'est que l'analyse permet, dans les cas favorables, d'accéder à la connaissance d'une expérience (proto-) psychotique infantile (« archaïque »). L'émergence d'un tel moment, comme on l'a vu, renvoie à une problématique précœdipienne, même si c'est au moment de l'Œdipe que la pathologie éclate au grand jour. Des observations – notamment de Winnicott – nous apprennent que là où les agressions du réel somatique de la puberté, c'est-à-dire la montée en puissance du facteur hormonal avec les transformations corporelles, psychiques et sociales concomitantes, aboutissent à une crise psychotiforme, l'effondrement se produit selon la faille d'une dysfonction du couple mère-enfant remontant au temps de la dépendance absolue du nourrisson, un premier effondrement qui passe souvent inaperçu du fait de l'impuissance du bébé à exprimer sa souffrance et/ou à l'incapacité de sa mère de comprendre les signes de sa détresse ou d'y répondre d'une manière adaptée (25). Dans le cas du futur pervers l'effondrement réel ou redouté du moment œdipien pubertaire se présente donc sous la forme de la répétition d'un effondrement traumatisant qui a déjà eu lieu, répétition menaçant le sujet de la perte d'une

organisation psychique difficilement acquise et intrinsèquement instable.

Au regard des implications techniques de ces considérations pour la cure avec des pervers, il me semble que l'hystérisation, comme « stratégie » thérapeutique ou analytique, n'est pas d'une grande pertinence. Que peut faire, à quelqu'un qui se soutient déjà massivement par l'érotisation, une entreprise visant à l'éclairer sur un désir sexuel sur lequel il est, dans un certain sens, plus averti que quiconque, même s'il ignore encore ce qui promet « la nécessité en lui du désir, plus encore que dans le névrotique »? S'il s'agit de connaître son désir d'être aimé « comme un enfant dans les bras de sa mère », nous sommes de toute évidence dans un renversement de la perspective freudienne sur l'hystérie. Quant à une paranoïa dirigée, même si elle peut se mettre en place, on doit se demander ce que l'on en attend dans une relation où la décompensation psychotique (avec en l'occurrence la constitution d'un délire paranoïaque) est un risque avec lequel il faut compter, puisque c'est justement pour garder le sujet d'une telle extrémité que le symptôme se serait constitué.

À ces stratégies je préfère une approche cultivant la détente et la confiance, et caractérisée, plus que par l'activisme, par l'attente patiente d'une restitution de l'expérience traumatisante qui a dicté la nécessité de la conversion perverse, attente généralement longue dans laquelle l'analyste a besoin de pouvoir oublier à la fois qu'il attend et ce qu'il attend, de pouvoir soutenir l'attente tant que n'auront pas mûri chez l'analysant les moyens de se *représenter* son expérience et en explorer ses répercussions. (Est-ce là « l'émergence d'un signifiant nouveau »?) Soulignons, cependant, qu'une telle attente n'est pas une attente passive. L'analyste a sa part d'efforts à fournir. S'il peut accompagner l'analysant avec ses interventions en se gardant de toute manière d'intrusion, il a les meilleures chances d'obtenir un résultat. Si un seul concept du corpus freudien devait qualifier ce travail, celui que je choisirais serait celui de construction, au sens élaboré par Freud dans son article tardif (26).

Si l'inflexion que j'ai donnée à l'observation de Perrier est recevable, la modification que je propose d'apporter à ses conclusions doit l'être aussi. Pour Perrier, « toute cette érotisation de défense [...] toute cette activité perverse n'est elle-même qu'une défense contre une dernière transgression de l'Œdipe, la transgression de l'inceste (27) ». J'ai longtemps cru que c'était surtout la souffrance névrotique qui conduisait les pervers à l'analyse. Mais c'est probablement l'angoisse déclenchée par une défaillance de la défense organisée contre la dissociation psychotique qui amène certains d'entre eux à y chercher du secours. Soyons donc avertis qu'il peut y avoir autre chose qu'une configuration œdipienne en jeu – la relation œdipienne étant caractérisée par la présence et l'interaction de trois personnes perçues par l'enfant comme entières (pas seulement des objets partiels ou « porteuses » d'objets partiels (28)) et la possibilité d'aimer et de haïr et de se sentir coupable (responsable des ravages que, dans ses fantasmes, il inflige aux objets de ses passions) –, que la configuration œdipienne peut être le masque derrière lequel un pervers avance dans l'analyse.

Étant donné que nous avons tous, semble-t-il, renoncé à guérir les pervers de leur symptôme sexuel – même à supposer que ce fût possible, pourquoi le ferions-nous? – la question se pose : qu'est-ce que nous faisons, que voulons-nous faire, avec eux? Quel désir d'analyste pouvons-nous avoir à leur égard? Soulager leurs souffrances névrotiques liées à la perversion – en même temps, éventuellement, que nous avançons dans la connaissance et la réconciliation avec

nos propres tendances perverses? Sans doute en va-t-il avec eux comme avec les névrosés et les psychotiques avérés : le respect du symptôme nous impose d'en reconnaître la nécessité, la position clé dans la fonction défensive de la structure, quitte à œuvrer patiemment à ce que le besoin de défenses diminue, au fur et à mesure que le danger d'une décompensation s'éloigne, laissant la place à une autre organisation psychique qui rendrait au sujet la possibilité de jouir d'une plus grande liberté désirante à moindre souffrance. Il s'agit de respect pas seulement du symptôme mais de la personne ou de l'« être » du pervers. Quand Perrier dit : « Ce qui leur manque, en quelque sorte, au niveau du plus immédiat de ce qu'on peut en percevoir, c'est le respect (29) », il s'agit du respect du pervers envers l'analyste ou les autres en général : le pervers manque de respect envers nous. C'est indéniablement une facette d'eux-mêmes que certains pervers nous présentent. Mais je pense que nous devons lire la phrase de Perrier dans l'autre sens : le pervers souffre d'un manque de respect envers lui. Le lien affectif tendre et le respect, en tant qu'ils se fondent dans une même disposition à son égard, constituent la base indispensable à toute relation analytique opérante avec lui. C'est du moins une de mes hypothèses de travail en ce domaine.

La question que je pose ici est, plus précisément, celle de savoir si l'analyse peut créer les conditions dans lesquelles le pervers peut se détacher de son mode défensif suffisamment pour essayer d'autres manières d'être au monde.

Au moment où je formulais ces questions j'ai lu un livre de Nancy Chodorow qui questionne l'ensemble des idées qui circulent dans notre champ au sujet de la perversion (et plus généralement de la sexualité en tant que masculine, féminine ou mixte) et qui propose, non pas de remiser la notion de perversion – quelles que soient les difficultés à s'en servir avec quelque rigueur – mais de problématiser toutes les sexualités, c'est-à-dire de les considérer *toutes* comme des formations de compromis, issues de processus conflictuels où de multiples facteurs tant environnementaux (« culturels », familiaux, relationnels) qu'intrapsychiques entrent en composition (30).

L'idée semble être dans l'air du temps. Les récentes journées de l'École lacanienne sur « l'opacité sexuelle », mises en projet à peu près en même temps que les nôtres sur la perversion, en témoignent. En tout cas, l'argument de Chodorow est venu à point nommé pour moi dans la mesure où il tend à réduire l'incidence qu'un diagnostic et un étiquetage de « pervers » peut avoir sur un sujet mais aussi sur l'analyste sollicité par lui. N'entend-on pas couramment qu'il n'y a pas d'analyse possible avec les pervers, que les pervers ne cherchent qu'à pervertir l'analyse, etc.? Par mon expérience et pour en avoir parlé avec des collègues, je ne peux pas souscrire à de tels propos dans leur généralité. Dans mon expérience clinique personnelle j'ai toujours eu affaire à des individus que leur orientation et leur parcours sexuels ne collectivisaient pas.

Je tiens à rappeler que Freud, interrogé sur la question de la formation à la pratique de l'analyse, n'a pas voulu que les homosexuels en tant que tels en soient exclus. Quand Ernest Jones lui a demandé de se prononcer contre leur recrutement, la réponse, « officielle et par lettre circulaire », datée du 11 décembre 1921, fut : « Nous ne voudrions pas répondre dans votre sens, cher Ernest, à propos de la possibilité d'autoriser les homosexuels à devenir psychanalystes; c'est-à-dire qu'en principe nous ne voulons pas exclure de telles personnes parce que nous ne pouvons aussi cautionner leur persécution légale. Nous croyons qu'une décision dans de tels cas devrait être suspendue à l'examen des autres qualités de la personne (31). »

01. S. Freud : «quand la perversion ne surgit pas à côté de la normale (but et objet sexuels), à un moment où les circonstances favorisent la première et font obstacle à la seconde, mais quand elle a refoulé et remplacé la normale en toute circonstances, alors nous trouvons - dans l'*exclusivité* et dans la *fixation*, par conséquent, de la la perversion - ce qui nous autorise généralement à la considérer comme un symptôme pathologique», *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1992, p. 74.

02. en 1905, Freud reconnaissait au sado-masochisme «une situation particulière au sein des perversions», et avouait «qu'aucune explication satisfaisante n'a été donnée» de cette perversion. *Ibid.*, p. 70-71. Tant et si bien que le sens du terme «sadique» n'est pas toujours évident ni le terme lui-même de mise.

03. Une voie intéressante à cet égard est ouverte par Winnicott. Voir «La tendance antisociale», dans *De la pédiatrie à la psychanalyse* (1956), Paris, Payot, 1992. Winnicott, cependant, ne s'adresse pas à la question de la délinquance sexuelle.

04. On peut se demander si, dans notre champ, à une époque où souvent la théorisation semble frappée d'une ossification quasi scolastique, maintes évocations résonantes de « la Loi » ne sont pas des références dissimulées à des *normes* non définies.

05. J. Dor, article « Perversion », dans *L'apport freudien*. (Photocopie, sans référence plus précise.)

06. S. Freud, «Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse», 2e essai des *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse* (1912), dans *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977, p. 56-57. En fait, Freud parle des courants tendre et sensuel de la libido, relayant, donc, ses propos sur l'affection dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*.

07. Freud : « Ce qui caractérise... toutes les perversions, c'est qu'elles méconnaissent le but essentiel de la sexualité, c'est-à-dire la procréation. Nous qualifions en effet de perverse toute activité sexuelle qui, ayant renoncé à la procréation, recherche le plaisir comme un but indépendant de celle-ci », *Introduction à la psychanalyse* [1915-1916], Paris, Payot, p. 296. Notons qu'il ne s'agit pas ici, explicitement du moins, de perversion pathologique.

8. D'autres facteurs influant sur la diversité des formes de l'amour sont les modes d'activité/passivité, les identifications conscientes et inconscientes aux autres du même sexe ou du sexe opposé, l'importance des structures défensives, le contenu des fantasmes conscients et inconscients, les représentations que le sujet a de son anatomie et de l'anatomie de l'autre, etc. Nancy J. Chodorow, *Feminites, Masculinites, Sexualities : Freud and Beyond*, London, Free Association Books, 1994, p. 92.

09. «La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes», in *la vie sexuelle*, op. cit., cf. n°6.

10. *Le Mont St-Michel Naissance d'une perversion*, Paris, Arcanes, 1994.

11. *Ibid.*, p 16-17 et 19

12. *Ibid.*, p 14; et cf. J. Dor, «Perversion», *loc. cit.* : «L'homosexualité résulterait d'une réaction de défense narcissique devant la castration...»

13. F. Perrier, *Le Mont St-Michel*, op. cit., p. 25.

14. Dans *Essais de psychanalyse* (nouvelle trad.), Petite Bibliothèque Payot, p. 54 et 78, par exemple.

15. Le fantasme de toute-puissance et le déni de la dépendance (à la mère) semblent ici jouer un rôle.

16. *Ibid.*, p 26-27.

17. *Ibid.*, p15

18. *Ibid.*, p 59
19. *Ibid.*, p 34
20. *Ibid.*, p. 18.
21. *Ibid.*, p. 34. Mes italiques
- 22; «La sexualité infantile» in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, coll. «Fonio-essais», p. 136.
23. Pour alléger mon expression, pour pervers-de-type-pathologique j'écrirai simplement « pervers ».
24. Par exemple, Winnicott, à propos de l'utilisation faite du mandala par Jung : « C'est une défense obsessionnelle contre l'angoisse de morcellement » « Lecture du livre de C. G. Jung : *Ma vie : souvenirs, rêves et pensées* », dans *Cliniques Méditerranéennes*, 43/44, 1994. Le texte anglais dit plutôt ceci : « C'est une fuite, en forme d'activité obsessionnelle, devant l'angoisse que déclenche la dissociation. »
25. Winnicott, « Psychose et soins maternels » [1952], dans *De la pédiatrie à la psychanalyse, op. cit.*
26. S. Freud, « Constructions dans l'analyse », 1937, dans Résultats, idées, problèmes, II, Paris, PUF, 1987
27. F. Perrier, *Le Mont St-Michel, op. cit.*, p. 35-36
28. La psychose d'un ou des deux parents, comme de l'enfant lui-même, est aussi un obstacle à ce que celui-ci les (se) perçoive comme entiers.
29. F. Perrier, *Le Mont St-Michel, op. cit.*, p. 30
30. Chodorow, op. cit.
31. Cité dans *La Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 29, p. 294.